



Troisième Conférence donnée par *:

Le Président Habib Bourguiba

(2 Novembre 1973)

Dans ma précédente conférence, j'ai évoqué mon voyage en France pour y poursuivre mes études et les difficultés auxquelles je m'étais heurté pour assurer mon installation à Paris. J'ai rappelé que je m'étais joint au grand cortège qui conduisait les cendres de Jaurès au Panthéon. Tous ces événements se sont déroulés en 1924.

Je voudrais aujourd'hui faire un retour en arrière et épuiser l'évocation de tous les événements qui avaient marqué ma jeunesse, agi sur ma sensibilité et contribué à orienter ma pensée. En vérité, tant que j'étais élève au Collège Sadiki, j'étais, certes, animé de sentiments nationalistes. Mais je n'étais pas passé à l'action. Toutefois, au cours de ma vie d'élève, j'ai participé à des actes de caractère politique à deux reprises : une première fois à l'occasion du retour d'Orient du Cheikh Thaâlbi. C'était un événement qui, à l'époque, avait sensibilisé l'opinion. Surtout que le personnage avait fait parler de lui à la suite de ses anciens démêlés avec le tribunal du charaâ. Il était, en particulier, le co-auteur d'un livre intitulé : « la pensée libre en Islam » qu'il avait rédigé en collaboration avec l'avocat Ben Attar. Cet écrit avait suscité contre lui une levée de boucliers générale et failli lui coûter d'être envoyé en potence. Il doit la vie sauve à l'intervention des autorités françaises. Le Cheikh Thaâlbi faisait partie du groupe du journal le « Tunisien », dans son édition en langue arabe. Il ignorait la langue française. Il avait fait ses études uniquement à la mosquée « ez-zeitouna.

La visite que nous devons lui faire, s'était décidée la nuit, dans le dortoir de l'internat de Sadiki. Nous devons lui faire une visite pour lui rendre hommage. Habib Jaouahdou devait être notre porte-parole. C'était un condisciple qui me précédait d'une classe ou deux. Il était particulièrement doué comme poète. Il composa un poème en l'honneur du cheikh Taâlbi et l'avait déclamé en sa présence. J'en ai gardé un vague souvenir de jeunesse. M.Habib Chiboub, sous sa rubrique radiophonique : « la poésie de combat » a cité des poèmes du regretté Habib Jaouahdou. C'était vraiment un brave homme qui souffrait certainement de voir la Tunisie sous la domination coloniale. Mais il n'avait jamais rien fait pour en débarrasser la patrie. Il ne s'était jamais inscrit au Néo-Destour et je crois même que ses sympathies allaient plutôt aux « archéos ». Il ne s'était livré à aucune action politique sérieuse pouvant l'exposer à des peines de prison ou à la déportation. Cependant c'était un homme sympathique, un bon camarade qui avait de l'esprit. Il était très fort en langue arabe et sacrifiait aux muses. Mais il était hermétiquement fermé aux sciences exactes. Pour aider sa mémoire à retenir les lois de la physique et de la chimie et les théorèmes de



www.bourguiba.com

mathématiques, il composait des poèmes didactiques qui traitaient de ces matières. Et c'était ainsi qu'il avait pu poursuivre ses études supérieures et devenir pharmacien à Bizerte.

Il me rendait souvent visite quand je séjournais à El Bisbasia. Il est maintenant décédé. J'avais donné des instructions pour que sa pharmacie continuât à être exploitée en son nom en attendant que sa fille terminât ses études de pharmacie et fût en mesure de la diriger. C'est maintenant chose faite. Je me souviens que le regretté Jaouahdou m'avait communiqué le texte d'un court poème satirique dans lequel il critiquait « gentiment » Mongi Slim. Jean ai retenu ce qui suit : « Occupée à la chasse des étoiles, Salma a trébuché et s'est précipitée dans le puits. Elle a appelé à son secours son chevalier servant un « nageur éprouvé. » Elle comptait pour la sauver sur sa loyauté d'homme magnanime et généreux. Sous les applaudissements du public, il a hypocritement ôté ses vêtements et s'est précipité, telle une flèche, au fond du gouffre sur la tendre Salma. Celle-ci a péri et le sauveteur (Mongi) s'est retrouvé sain et sauf (Selim) . Voilà les souvenirs que j'ai gardés du regretté Jaouahdou.

L'ACTION DE LA DELEGATION DES QUARANTE

Revenant maintenant à l'évocation des événements qui avaient marqué ma vie au cours de mon séjour soit à Tunis, soit à Monastir où je me rendais pour les vacances d'été. L'opinion, à cette époque était braquée sur la demande entreprise par la délégation des quarante nobles dont Mohamed Ben Amar mon beau-père, Haj Youssef Zouiten et autres « oukils. Ils s'étaient rendus auprès du Bey pour lui demander la remise en vigueur du « Pacte Fondamental » qui correspondait à une charte des droits de l'homme. Il s'agissait de faire revivre un texte par le descendant direct de son promoteur. On semblait vouloir agir sur la corde sensible de Naceur Bey pour l'amener à rétablir les dispositions d'un texte mis en veilleuse par Sadok Bey. Ce « Pacte Fondamental » avait été pris en 1861 à l'initiative de Mohamed Bey, père de Naceur Bey, à la veille de son voyage en Algérie pour rencontrer Napoléon III. On a gardé de cette rencontre une peinture le représentant sur un cheval, soumettant, à l'Empereur français, lui-même, enfourchant un cheval, le document du Pacte Fondamental. Je ne sais pas si ce tableau existe toujours. Ce qui demeure certain c'est que les dispositions de ce « Destour » n'ont jamais reçu un commencement d'application.

La démarche des quarante nobles a provoqué la colère des autorités du Protectorat. Beaucoup d'« oukils » qui y avaient pris part ont été suspendus pendant six mois sur les instructions du Secrétaire Général auprès de la justice, Bernard Roy. Leur geste n'a été d'aucune utilité. Il y a lieu de signaler qu'en 1919, le Résident Général, Alapetite a été remplacé par Etienne Flandin nommé à ce poste à titre intérimaire parce que membre du Sénat. Il demeura deux ou trois ans à la tête de la Résidence Générale et c'est à lui qu'on doit le statut de la fonction publique, l'instauration du tiers colonial au profit des fonctionnaires français. Que leur nationalité fut d'origine ou acquise par voie de naturalisation, ils en étaient les seuls bénéficiaires. C'était Etienne Flandin qui avait donné des ordres pour faire suspendre les « oukils » qui



www.bourguiba.com

avaient pris part à la fameuse délégation des quarante. Mais il n'est pas resté longtemps en Tunisie.

La France, à cette époque, avait à sa tête, comme Président de la République, Paul Deschanel qui avait succédé à Poincaré. Celui-ci était resté à la tête de l'Etat de 1913 à 1920. Les français auraient voulu voir lui succéder Georges Clémenceau le « père de la victoire. Ce fut Deschanel qui a été élu. On rapporte, qu'en apprenant la nouvelle de son élection, Clémenceau s'est écrié : »Ils ont choisi le plus bête ». Il faut dire que Deschanel a fini sa vie tragiquement : Il s'est jeté d'un train en marche. Millerand devait lui succéder.

LA MANIFESTATION DU 5 AVRIL 1922

Le deuxième événement politique qui a marqué ma vie et auquel j'ai participé d'une façon active, est la manifestation du 5 avril 1922. Cette manifestation avait profondément secoué le peuple tout entier et particulièrement la jeunesse. J'étais alors élève au Lycée Carnot. De quoi s'agissait-il ? Et qu'est-ce qui a mis en branle le peuple et la jeunesse ? C'était en 1922, j'étais à l'époque élève de seconde au Lycée Carnot, classe à laquelle j'avais été inscrit en octobre 1921. Le journal Essawab, porte-parole des nationalistes, le Cheikh Thaâlbi et ses amis, a publié une information selon laquelle le Bey aurait abdicqué ou menacé d'abdiquer. Le peuple étant toujours disposé à soutenir quiconque se dressait contre la France, nous avons organisé une marche. Souffrant d'un abcès au pied, je me rappelle avoir attaché ma chaussure à mon pied déchaussé, m'être joint aux manifestants et avoir parcouru dans cet état, le trajet de Tunis à La Marsa où était la résidence du Bey.

Le Docteur Sadok Boussoffara, mon cadet de deux ou trois ans qui était encore interne au Collège Sadiki, m'a relaté par la suite que les élèves de ce collège avaient, eux aussi, quitté leur établissement et tenté d'entraîner ceux du Collège Technique de Bab Allouj. Cependant, les élèves de cet établissement n'ont pu sauter les fenêtres qui étaient défendues par des barreaux métalliques. Formée des étudiants de la Zeitouna, des élèves de l'Ecole Professionnelle et du Collège Sadiki, la manifestation s'est dirigée vers la Rue Bab Jazira puis a bifurqué dans la rue d'Angleterre où était situé le cabinet de Maître Salah Farhat, l'un des dirigeants du Vieux Destour. Sadok Boussoffara avec certains de ses camarades est entré dans ce cabinet et il a été surpris d'y trouver le cheikh Thaâlbi avec un rabbin. Le chef du Vieux Destour, pendant qu'une manifestation nationale se déroulait dans la rue, ne se souciait que d'établir des adhésions au Parti et d'en percevoir le montant. Il accueillait sans distinction des musulmans et des israélites auxquels il faisait prêter serment respectivement sur le Coran et la Thora.

UN SOUVERAIN DECEVANT

Nous sommes bien parvenus à la Marsa. La manifestation n'a pas manqué d'être imposante. Nous avons remporté un grand succès. Hélas ! Deux ou trois jours plus



www.bourguiba.com

tard, Essawab était suspendu pour avoir ... »publié des informations sans fondement. Que s'était-il passé? Lucien Saint qui venait de remplacer Etienne Flandin à la Résidence Générale a dépêché un détachement de chasseurs d'Afrique à cheval qui a encerclé le Palais du Souverain. Du coup, celui-ci a abandonné toute velléité de résistance et a fait sa soumission.

Mais pourquoi auparavant avait-il menacé d'abdiquer? Depuis qu'il avait accédé au trône plusieurs années plus tôt, il n'avait pas cessé de jouer le jeu. Parfois le jeudi lorsqu'il venait présider la cérémonie du sceau au Palais du gouvernement à la Kasbah, je me faufilais, encore enfant, - j'étais encore élève à l'annexe du Collège Sadiki – parmi les badauds qui s'amassaient sur les trottoirs et je le voyais descendre de son carrosse, barbe et cheveux blancs, yeux bleus, la poitrine constellée de décorations. La clique rendait les honneurs. Les temps, depuis, ont changé puisque c'est à ce jeune enfant curieux, perdu dans la foule, devenu cinquante ans plus tard Président de la République que les honneurs militaires allaient être rendus.

Le Résident Général avait pris l'initiative d'une opération de propagande. Il a chargé l'envoyé spécial d'un quotidien parisien «Le Petit Journal», d'interviewer le Bey. Khairallah Ben Mostefa, Directeur du Protocole a assuré l'interprétariat. L'audience s'est déroulée en présence du Premier Ministre Taieb Jellouli. Le Bey aurait tenu des propos hostiles au Parti Destourien et l'a accusé d'irréalisme et de démagogie. Il aurait donné l'assurance de sa fidélité et de son loyalisme à l'égard de la Puissance Protectrice. Le numéro dans lequel a paru l'interview étant parvenu à Tunis, Essawab a publié une traduction des propos du Bey. Il n'en a pas fallu davantage pour mettre le souverain dans tous ses états. Il a crié à la manœuvre et a accusé son Directeur du Protocole et son Premier Ministre de l'avoir délibérément compromis. Il a exigé du Résident Général qu'ils fussent déchargés de leurs fonctions. Comme le Représentant de la France s'est montré opposé à ce projet et a fait valoir que les deux dignitaires jouissaient de sa confiance, Naceur Bey, dans une réaction de mauvaise humeur, a avancé que s'il n'était pas en son pouvoir, lui, le souverain, de remercier un Ministre et un Directeur de Protocole, il préférerait renoncer au trône.

L'ABDICATION N'ETAIT QU'UN PRETEXTE

Voilà dans quelles circonstances le Bey avait menacé d'abdiquer. Entre les faits tels qu'ils se sont passés et les rumeurs propagées par les Destouriens, selon lesquels le Bey avait mis son trône en jeu pour soutenir les neuf points – devenus dix-huit- des revendications du Parti, il n'y avait qu'un pas qui a été rapidement franchi. Il ne s'en est pas fallu de beaucoup de choses pour ramener le Bey à la raison. Le soir de la manifestation, un peloton de chasseurs d'Afrique ayant investi le Palais Beylical, le souverain s'est incliné. Il n'était plus question d'abdication et le journal Essawab a été frappé d'une mesure de suspension pour avoir publié une information prétendument erronée.

Elève au Lycée Carnot, j'ai adressé avec mon camarade Habib Jaouahdou, un télégramme de protestation au Résident Général. »Protestons énergiquement contre suspension Journal Essawab» avons-nous écrit. Ce télégramme a failli nous valoir un



www.bourguiba.com

renvoi. Nous l'avions signé au nom de nos camarades tunisiens. Une fois le message expédié, aucun d'eux n'a accepté d'en contresigner le texte. Tous se sont dérobés en invoquant les prétextes les plus divers. Laroussi Chahed et tant d'autres craignaient pour leurs pères, dont certains étaient fonctionnaires, les représailles du pouvoir. Ce fut mon premier choc, ma première déception. Heureusement qu'on ne m'a pas renvoyé. Voilà en quoi se réduit l'événement du 5 avril 1922 dont le Vieux Destour n'a cessé pendant longtemps de célébrer l'anniversaire. En fait, il ne s'agit que d'une saute d'humeur qui a abouti à une soumission d'un caractère scandaleux.

QUELQUES FIGURES HISTORIQUES

Parmi les hommes dont les noms étaient cités à l'époque, figure Daghabgi. L'autre jour, il a été évoqué à la Radio par M.Mhamed Marzouki. Il s'est révolté au Sud contre l'autorité française. Originaire de la Hamma de Gabès, il a eu plusieurs accrochages avec les goumiers au service de la France. M.Marzouki a évoqué quelques unes de ces batailles dont celle d'Om Souigh, dont on m'avait conté les péripéties lors de ma déportation à Borj Leboeuf. Daghabgi y avait abattu un certain nombre de goumiers et bien que blessé à la main avait réussi à s'échapper. En fait, il s'était rendu à l'Extrême Sud, pour tenter de se réfugier en Tripolitaine, mais on l'avait intercepté à Om Souigh. Il était soutenu par des parents, appartenant aux Ouled Dabbab. Mais les Ouled Chehida s'étaient opposés à sa fuite et avaient réussi à le blesser. Beaucoup des leurs sont tombés et Daghabgi, décrochant, a réussi à gagner le territoire libyen où il s'est marié et où il a eu une fille qui est aujourd'hui l'épouse d'un libyen. Les Italiens devaient, par la suite, arrêter Daghabgi et le remettre aux autorités françaises. Condamné à mort, il a été exécuté sur la place publique d'El Hamma. On tenait ainsi à terroriser les populations locales. Cette place publique porte aujourd'hui le nom de Daghabgi. Ces hommes qui s'insurgeaient au sud constituaient pour nous une raison de fierté mais nous étions peu informé de leur action.

A l'époque, j'ai été également impressionné par la personnalité de Kamel Ataturk. Il est né à Salonique, en Grèce lorsque ce pays faisait partie de l'Empire Ottoman en 1881 la même année que mon frère Mhamed. Officier de carrière, formé dans une école militaire, il a gravi les échelons de la hiérarchie et a été dépêché en 1911 en Tripolitaine pour commander les forces turques et locales qui repoussaient l'invasion italienne. Il a regagné la Turquie en 1913 lorsque la guerre des Balkans a éclaté et que quatre pays se sont ligués pour donner le coup de grâce à une Turquie affaiblie. Trois généraux venaient de prendre le pouvoir dans ce pays, à la suite d'un coup de force. Talaat Pacha était devenu président du Conseil des Ministres, Anouar Pacha commandait le front européen, tandis que la Syrie était confiée à Jamal Pacha. Le sort de la guerre a été défavorable aux Turcs et leurs ennemis roumains, bulgares, serbes et grecs ont conquis la ville d'Andrinople et ont été prêts d'atteindre Constantinople. Heureusement pour les Turcs, un différend a surgi entre les deux anciens alliés bulgare et roumain et la guerre a été déclarée entre les deux pays.

LA FIN DES EMPIRES CENTRAUX



www.bourguiba.com

Le général Anouar Pacha en a profité pour lancer une contre-offensive et a réussi à reprendre Andrinople qui n'a cessé, depuis, de faire partie du territoire turc. Par la suite, la fin de la première guerre mondiale a marqué la défaite des empires centraux, ceux de Guillaume II en Allemagne et de François Joseph en Autriche-Hongrie. De même le glas avait sonné pour l'Empire Ottoman du sultan Mohamed Rached. Un traité de paix a été signé dans la localité française de Sèvres près de Paris.

Avec le traité de Sèvres l'empire ottoman s'était trouvé disloqué. Les Anglais et les Français s'étaient partagés le monde arabe. Les premiers ont disposé de l'Irak et la Palestine et les autres se sont attribués le Liban et la Syrie. La Turquie a été divisée. La région d'Izmir a été laissée aux Grecs, tandis que les Français occupaient la Cilicie et que les Britanniques s'assuraient d'une partie du pays limitrophe de l'Irak. Mustapha Kamel n'a pas accepté ce traité et lorsqu'il s'est vu confier les fonctions d'inspecteur général des armées turques, il en a profité pour lutter contre le défaitisme qui s'était répandu parmi les soldats. Il a reconstitué l'armée turque. Il a ensuite conclu une paix avec les Français qui n'ont pas voulu entrer en guerre avec lui et ont préféré lui rendre la Cilicie. Il a également obtenu des Anglais une rectification des frontières séparant la Turquie de l'Irak. Il a attendu ensuite que le territoire kurde ait été partagé entre la Turquie et l'Irak, et que les Kurdes se rebellent contre le pouvoir turc pour leur régler leur compte.

Un demi million de Kurdes environ a été ainsi massacré. Une fois leurs problèmes internes réglés, les Turcs se sont sentis suffisamment forts pour déclarer la guerre aux Grecs qu'ils ont rejeté à la mer. Ce fut l'occasion pour le général Ismet Pacha de s'illustrer à Inonu. Et c'est à cette victoire qu'il doit de se nommer Ismet Inonu. Toute l'Anatolie a été récupérée jusqu'à Alexandrette qui, depuis n'a cessé d'être revendiquée par les Syriens. Je me rappelle qu'une vague de joie et d'allégresse avait déferlé sur tout le monde islamique, quand la Turquie, sortie victorieuse des épreuves qu'elle avait traversées, avait recouvré l'ensemble de ses territoires. Ce pays était le siège du Calife. Mais au lendemain de son accession au pouvoir, Ataturk avait commencé par abolir le califat. Malgré sa valeur presque exclusivement symbolique, le califat offrait l'avantage d'unifier les rangs des musulmans. Puis la République fut proclamée. On vient de célébrer le cinquantenaire de sa fondation. Nos usages et les liens d'amitié qui nous unissent à la Turquie nous font un devoir d'adresser nos félicitations au peuple turc, à l'occasion de sa fête nationale. Mais il n'en est pas moins vrai que la fondation de la République en Turquie avait, à l'époque, pris l'allure d'une catastrophe pour le monde musulman.

UN LAICISME INOPPORTUN

Ataturk passait pour être féru de modernisme. Ses sources d'inspiration se situaient en Europe. Il commença donc par proclamer que la République turque était essentiellement laïque. Or, nous savons tous que les Turcs sont musulmans et profondément attachés à leur religion, leur foi frisant parfois le fanatisme. Du jour au lendemain, aucune institution religieuse ne subsista plus. Il voulait façonner son pays à l'image de la France. Mais il avait oublié que la religion catholique était propagée et servie en France laïque par toute une hiérarchie ecclésiastique coiffée par le Pape. La



www.bourguiba.com

Laïcité causa des ravages dans les rangs des musulmans. Ces derniers subirent une décadence telle qu'on en revint aux pratiques des derviches tourneurs.

M.Habib Chatti, le directeur de mon cabinet qui fut Ambassadeur de Tunisie à Ankara m'a rapporté qu'un homme avait été pendu pour avoir porté le fez. Sous couvert de modernisme, seul le port du chapeau était toléré. Des recherches ont été menées pour essayer de déterminer les origines de la race turque. On fait valoir que les Turcs sont d'origine indo-européenne et qu'ils n'ont rien de commun avec les sémites, groupe ethnologique des arabes et des juifs. Pour bien marquer le rattachement de la Turquie au camp européen, les patronymes ont été radicalement modifiés. Les caractères latins se sont substitués aux caractères arabes. Pendant longtemps le peuple résigné a été maintenu sous la férule de militaires qui, de génération en génération, ont prétendu être les dépositaires du message d'Ataturk.

Il est vrai que la Turquie occupe une position géographique délicate. Limitrophe de la Russie qui n'a cessé de convoiter le Bosphore et les Détroits, elle est obligée de rester vigilante. C'est la raison pour laquelle elle fait partie de l'OTAN et s'est totalement rangée dans le camp américain. C'est cette orientation politique qui avait incité ce pays à voter aux Nations Unies, en faveur de la résolution portant création de l'Etat d'Israel, avec lequel il entretient d'ailleurs des relations consulaires.

ANNIBAL, UN CHEF DE GRANDE ENVERGURE

L'intervention des soldats musulmans de la puissante armée turque aurait pu être déterminante dans la dernière guerre israélo-arabe. Les données socio-politiques de la situation actuelle de la Turquie ne l'ont malheureusement pas permise. Douloureusement conscients de la contrainte qu'ils subissent, les musulmans turcs ne donnent libre cours à l'expression de leur foi que lorsqu'ils se rendent en pèlerinage dans les Lieux Saints.

Toutes ces considérations m'amènent à dire que Kamal Ataturk était un homme de guerre, un grand capitaine. Mais il n'avait pas l'envergure d'Annibal qui avait triomphé de plusieurs armées romaines, en Italie même. Il avait commencé sa campagne, en occupant la petite ville romaine de Numance. Après avoir pacifié l'Espagne, il traversa les Pyrénées, puis se déploya dans le midi de la France et atteignit les Alpes. Personne, jusqu'à nos jours, ne sait exactement comment il a réussi à franchir les Alpes, avec ses éléphants, pour aboutir en territoire italien. Son génie exceptionnel lui avait permis de remporter de nombreuses victoires sur les Romains. Aujourd'hui encore, on enseigne dans les écoles militaires la stratégie qu'il avait élaborée, au cours des guerres puniques.

Aussitôt qu'il eût gagné l'Italie, il écrasa une première armée, au cours de la bataille de Mensio. Il en brisa une autre à la Trébia. Il réussit à en coincer une troisième entre la montagne et le lac de Trasimène et la décima complètement. A Cannes, où il remporta sa plus brillante victoire, il utilisa la tactique du »double enveloppement »



www.bourguiba.com

pour isoler l'ennemi, se refermer sur lui en tenaille, puis l'exterminer. Cette manœuvre, qui lui permit d'écraser une quatrième armée romaine, est enseignée jusqu'à présent dans les instituts militaires. Lorsqu'il fut arrivé en vue de Rome, il y avait 17 ans que la deuxième guerre punique durait. Ses effectifs n'étaient plus très nombreux et l'ennemi romain résistait avec acharnement. Rome mit sur pied une cinquième armée et choisit de l'expédier à Carthage pour obliger Annibal à y retourner. L'Afrique devint, dès lors, le théâtre des opérations militaires.

LES RAISONS DE LA DEFAITE

De retour à Carthage, Annibal se consacra à la mise au point de son dispositif militaire. Puis il engagea la bataille à partir de Leptis Minor, près de Lamta, dans la région du Sahel où il avait débarqué. L'affrontement se produisit à Zama près de Maktar. Encore une fois, la fortune des armes faillit lui sourire. Mais il compta sur l'intervention des cavaliers numides conduits par Massinissa. Ce dernier avait demandé la main de Sophonisbe, une princesse carthaginoise. Elle lui fut refusée. Elle épousa Scyphax, un autre roi de Numidie. De dépit, Massinissa s'allia au consul romain Scipion. Après la défaite de Scyphax, elle préféra se donner le poison plutôt que d'appartenir à Massinissa et de figurer dans le triomphe de Scipion.

Les cavaliers numides de Massinissa étaient au nombre de sept mille. Au moment où il était apparu qu'Annibal prenait nettement l'avantage sur l'armée romaine, ils déferlèrent en vagues déchaînées, sur les troupes carthagoises. La victoire changea de camp. Annibal était battu. Grâce aux ancêtres des cavaliers émérites des Hemmama et des Frachiche, Rome avait pu remporter la victoire. Un traité de paix fut signé. Ses clauses humiliantes avaient permis à Massinissa de régner sur les territoires nords-africains appartenant à Carthage et soumis à l'autorité de Rome. Mais il ne possédait aucun pouvoir. Il régna comme avaient régné les beys, sous le protectorat français.

Il vécut longtemps et eut une nombreuse descendance. Peu avant sa mort, il demanda au sénat romain de procéder au partage de son royaume entre ses enfants. Une commission sénatoriale assura la répartition de ses territoires entre trois de ses fils. Les détails de cette opération ont d'ailleurs été rapportés par M.Mahmoud Bou Ali, dans sa chronique.

Jugurtha était l'un de ses petits-fils, il avait presque toujours vécu à Rome et parlait le latin. Il avait reçu une formation militaire. Ce fut le seul qui conçut le projet de fonder un Etat Africain indépendant de Rome. Il se souleva donc contre les Romains et remporta des victoires. Mais il commit l'impardonnable erreur d'humilier



www.bourguiba.com

l'adversaire. Il fit, en effet, passer les Romains vaincus sous le joug. Dés lors, Rome jura sa perte.

Marius, un consul romain se trouvait alors à la tête de l'armée d'Afrique. Sulla, son rival politique, avait été chargé de pourchasser Jugurtha. Ce dernier était allié de Bacchus, son beau-père, qui était roi des Gétules, en Mauritanie. A la suite d'une défaite qu'ils avaient essuyée, Bacchus fut pressenti par Sulla pour qu'il lui livrât Jugurtha. L'historien Salluste rapporte, de son côté que Jugurtha tenta la même démarche auprès de Bacchus pour qu'il trahit Sulla et le lui livrât.

Après mûre réflexion, Bacchus choisit de trahir Jugurtha. Il accomplit son forfait, à l'occasion d'une visite que lui rendit ce dernier qui était censé être son allié. Il l'enchaîna et le remit à Sulla. Malmené et humilié, Jugurtha orna le triomphe de Marius. Puis jeté dans une fosse, il fut étranglé et connut ainsi une mort atroce.

Depuis lors, aucune tentative n'a été faite pour la fondation d'un Etat indépendant et national en Afrique du Nord. Il a fallu attendre deux mille ans que se réalisât enfin l'avènement d'une République tunisienne. Cette digression vise à démontrer que Kamal Ataturk n'avait jamais atteint l'envergure d'un Annibal. Il s'était battu contre une modeste armée grecque et avait remporté la victoire aux Dardanelles.

APPARENCES ET REALITES

La personnalité de Abdelkrim du Rif m'avait également influencé. Il était le chef d'un mouvement insurrectionnel déclenché contre les occupants espagnols. La bataille d'Anoual (1921) avait consacré sa victoire contre ses ennemis et rempli de fierté le cœur des Tunisiens. Le nom de Abdelkrim était devenu populaire et était cité à tout propos. On multipliait les subterfuges de langage pour ne pas tomber sous le coup de la répression policière, les autorités en interdisant l'évocation.

Abdelkrim n'a pas voulu se contenter de sa victoire sur les Espagnols. Il a attaqué la zone française du Rif. Battu en 1924 il s'est rendu aux autorités militaires françaises. J'étais alors à Paris. En quittant l'après-midi la faculté je tombai dans le journal «Ce Soir» qui annonçait en caractère d'affiche : «Abdelkrim s'est rendu. Je fus profondément traumatisé par cette nouvelle. Abdelkrim était le symbole du mouvement de libération de l'Afrique du Nord. Il était pénible de le voir à la merci de ses vainqueurs avec toute sa famille dont des femmes et des enfants. Je pensais qu'à sa place, j'eusse préféré mourir, les armes à la main, plutôt que de me rendre. Il devait être envoyé en exil à l'Ile de la Réunion avec toute sa suite. Plus tard, lorsqu'on avait décidé de l'autoriser à rentrer en France sur un bateau canadien, autant qu'il m'en souviennait, je pris l'initiative avec Abdelkhalek Torrès quand j'étais au Caire de le faire descendre clandestinement et de lui obtenir le statut de réfugié politique. Je l'ai mis à la tête du Bureau Arabe Maghrébin en hommage au personnage qui avait exalté ma jeunesse. Il ne fut en réalité au Caire qu'un symbole et rien de plus. Mon premier contact avec lui m'avait révélé une personnalité sans grand relief. C'était plutôt un marabout. On avait fait grand tapage autour de son invasion : déclarations à la presse,



www.bourguiba.com

interviews ...etc. Mais c'était de la « frime ». Tels sont les événements et les personnalités qui m'avaient profondément marqué au cours des années 1919 à 1924.

DANS MA FAMILLE

Je voudrais maintenant introduire mes auditeurs dans l'intimité de ma vie familiale. Vous savez que lorsque j'étais élève au Collège Sadiki puis au Lycée Carnot, je passais mes vacances d'été à Monastir. A la mort de ma mère, mon père était resté veuf. Il n'y avait plus à la maison que ma jeune sœur, décédée depuis et qui était mon aîné de sept ans, et, pour un temps, ma grand-mère qui avait eu le malheur de survivre à sa fille, ma mère, et ne s'était jamais consolée de cette perte.

En été donc, je passais mes vacances à Monastir. Je menais la vie des gens de condition bien modeste, plutôt pauvre. Je partageais avec ma sœur la corvée qui consistait à moudre le blé dans une meule fabriquée à El Guettar et installée dans le deuxième vestibule de la maison. Un mur séparait le premier vestibule du second et jouait le rôle d'écran pour cacher aux regards indiscrets, les femmes qui vquaient à leurs besoins dans le second vestibule donnant sur le patio. Je m'installais donc, souvent, dans ce vestibule assis sur une peau de moutonne face à ma sœur autour de la meule et tous deux, nous poursuivons notre tâche pendant de longues heures. Ainsi donc, avant de devenir Président de la République, j'avais accompli les tâches domestiques les plus rébarbatives. Ma sœur parfois avait mal aux yeux qu'elle protégeait d'un bandeau. Elle continuait à moudre avec moi à l'aveuglette. Mais il fallait alimenter la meule en grains. Je ne savais pas quand il fallait le faire. Ma sœur se fiant au seul bruit de la meule, me faisait signe d'un coup de pouce ou par un murmure pour m'inviter à jeter une poignée de grains dans le trou de la meule. Et je m'empressais de le faire.

La meule était mue par un bout de bois d'olivier ou le tibia d'une vache qui était attaché à la partie supérieure de la meule par une cordelette en alfa. Une fois les grains moulus, il fallait passer la farine par toutes sortes de tamis de différents calibres pour obtenir des produits de qualités hiérarchisées. A l'occasion des fêtes, la semoule était passée au crible le plus fin. Notre pain quotidien était pétri à la main et cuit à la « Tabouna » familiale, faite d'argile et chauffée avec des branches d'oliviers. Les réserves de bois pour notre usage domestique étaient rangées sur le toit. C'était une vie fruste et simple. A l'occasion des fêtes traditionnelles on faisait des gâteaux dont la préparation n'avait pas de secret pour moi. Ces gâteaux étaient livrés à la cuisson dans le four d'une boulangerie sise à l'entrée du quartier des Tripolitains. Cette boulangerie comportait aussi un moulin à grains composé de deux grosses meules que tournait un mulet. Elle était connue comme étant la propriété de l'oncle Hamida. Ce n'est qu'à la mort de celui-ci qu'on avait appris qu'il en était resté simple locataire pendant vingt ans.

Outre la cuisson du pain de tous les jours, cette boulangerie s'animait d'une vie particulièrement active à l'occasion des fêtes. L'apport des gâteaux et les



www.bourguiba.com

manipulations auxquelles donnaient lieu leur cuisson était d'un pittoresque singulier. Il fallait, en effet, sortir du four plusieurs fois les plateaux des « baklawa » pour les arroser de miel. Depuis le décès de ma mère, mon père ne veillait plus la nuit comme il avait l'habitude de le faire. Il avait charge d'âmes. Il devait, en effet, veiller sur la sécurité de sa fille qui n'était pas encore mariée. Il couchait dans le deuxième vestibule où nous moulions le grain, ma sœur et moi. Il avait toujours à ses côtés son vieux sabre qu'il avait rapporté de l'armée. Il donnait l'impression d'être sous la menace d'une agression subite.

Mon père était diabétique et il suivait un régime. Jamais il ne s'était joint à nous, autour d'une table. Il mangeait seul. Il était soigné par un vieux médecin italien qui lui recommandait de substituer le riz au pain et aux pâtes. Depuis, on sait que le riz est, lui aussi, contre indiqué pour les diabétiques. Parce que mon père me portait une tendresse particulière, sans doute en raison de ma jeunesse, il m'invitait parfois à partager son plat de riz. Peut-être est-ce de cette époque que date mon goût pour le riz.

FRAGILITE PHYSIQUE MAIS FORCE DE CONVICTION

A Tunis, enfant, j'ai été recueilli chez mon frère Mhamed. Aucun de mes frères ne s'était marié, du vivant de ma mère, à l'exception de mon frère Mhamed qui, en 1910, je crois, avait convoité en justes noces avec une fille d'origine turque, fille de Daly Ouar qui fut camarade de régiment de mon père, tous deux ayant longtemps servi dans l'armée beylicale. Le beau-père de mon frère exploitait une licence de débit de tabac. Il n'avait qu'une fille promise d'abord à mon frère Ahmed. Mais si Mhamed la lui a soufflée. Elle devait mourir enceinte en 1911, du choléra.

Moi aussi, je n'ai pas été épargné par l'épidémie. J'en ai réchappé mais j'étais resté affaibli. La diète m'avait affamé. Je me rappelle qu'à la cérémonie du fark organisé trois jours après la mort de ma belle sœur, dans la maison où nous habitons au quartier de Tourbet El Bey – immédiatement après la maison Lakhdar – on avait servi de grands plats de couscous. Dans un débarras, on avait déposé les plats en attendant les visiteurs. Je m'y suis glissé subrepticement et je me suis rassasié. En sortant j'ai rencontré mon frère Si Mhamed qui a compris le manège à la vue de mes lèvres tâchées de graisse. Il me fit les reproches les plus sévères, craignant pour moi une rechute. Il m'administra aussitôt, un vomitif qui m'a sans doute sauvé.

Rentré à Monastir en convalescence, je me suis vu prescrire par le médecin des bains d'eau glacée. Faute d'eau glacée, on se rabattit sur l'eau fraîche du puits très profond que nous possédions. On m'installait dans une baignoire improvisée et on me couvrait d'eau froide. Je me rappelle que je m'accrochais à la paroi et qu'on m'obligeait à rentrer ma main dans l'eau, à ma vive protestation: »Vous ne voulez même pas épargner le supplice à mes doigts « , m'écriais-je . Bref, j'ai été sauvé. Telle était ma vie à Monastir, en ce début du 20^{ème} siècle.

Ma prochaine conférence sera consacrée à ma vie en France où j'étais allé poursuivre mes études supérieures. Nous verrons également ce qui a été pour moi un véritable drame puisque l'homme qui se préparait à libérer son pays y est revenu avec une



www.bourguiba.com

épouse française. C'était comme une nouvelle épreuve que la volonté divine avait voulu m'imposer. Ce sont des précisions que vous risquez de ne trouver dans aucun document. Nous verrons comment j'ai vécu à Paris où j'étais allé dans le but de m'armer en prévision du rude combat que j'avais décidée de mener, d'améliorer mes connaissances, de me documenter sur les rouages qui régissaient la vie de ce pays que je me suis proposé de combattre avant même la fin de mes études secondaires. Ma vie comptait peu à mes yeux et j'étais déterminé à libérer coûte que coûte mon peuple de la domination étrangère.

J'ai appris que certains auditeurs désireraient me poser des questions. Je suis prêt à leur répondre à la fin de chaque conférence. Le Ministre de l'Education Nationale a proposé que les questions me soient communiquées par l'Université. Mais je préfère qu'elles me soient posées directement à condition toutefois qu'elles ne soient pas en dehors du sujet. J'espère que vous connaîtrez mieux l'histoire de notre pays en écoutant celui qui l'a faite.